

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



la fraternité universelle. Simples chroniqueurs de la mode, notre mission n'est pas de développer ici tous les résultats que ce grand congrès de l'industrie doit avoir pour la bonne harmonie des peuples et l'avenir de l'humanité ; mais il nous appartient de nous féliciter du bien que produira dans l'intérêt des modes parisiennes ce concours de visiteurs venus de toutes les contrées du monde, et qui, après avoir admiré les chefs-d'œuvres enfantés par l'art de la toilette, retourneront faire au loin, par la parole et par l'exemple, la propagande de nos produits.

Paris ne s'appartient plus : il est aux étrangers, aux provinciaux, qui l'occupent par droit de conquête, invasion pacifique, d'ailleurs, qui s'accomplit au nom de la paix et de

Il suffit de signaler à nos artistes cette considération pour être sûr qu'ils vont se piquer d'honneur et s'étudier à se surpasser eux-mêmes. Nous en avons d'ailleurs pour preuve les charmantes créations qui s'étalent dans les salons de nos plus habiles faiseuses ou s'élaborent dans leurs ateliers.

Parmi les établissements de premier ordre, qui ont tout à gagner dans ce tournoi de l'art et du goût, il faut citer la maison Lhopiteau (ci-devant Popelin-Ducarre). Rien de plus ravissant que ses nouveaux modèles de mantelets printanniers.

Et, d'abord, une mention d'honneur à son mantelet *Isabelle*, en soie d'Angleterre avec entre-deux de dentelle et de rubans roses en transparents, arrêtés, en tête et en pied, par de légers nœuds papillons. Au bas du mantelet flotte un magnifique volant de dentelle riche de 60 centimètres, sur lequel retombe une autre dentelle de 20 centimètres environ.

Une autre mention à la basquine *suissesse*, en mousseline suisse, orné devant et derrière d'une sorte de plastron mélangé d'entre-deux de valenciennes et de broderie plumetis. Ce plastron, qui commence au col et se prolonge presque jusqu'au bas de la basquine, se rétrécit à la ceinture. Le devant est enjolivé de petits nœuds papillons échelonnés le long du corsage. Cette délicieuse fantaisie se termine par trois entre-deux de plumetis et de valen-

ciennes bordés par un entre-deux de Malines. Les manches, dont le haut reproduit le même motif, finissent par un gros bouillonné, auquel succèdent deux entre-deux pareillement bordés de Malines. Sur la saignée s'épanouit un nœud de ruban qui répond à ceux du corsage.

Décrivons encore le mantelet *venitien*, de l'effet le plus piquant et le plus gracieux. Le corps est en guipure de Venise coupée par de petits velours noirs accouplés trois par trois et disposés en biais. La tête et le pied sont marqués par un galon de velours de 3 centimètres environ. Celui du haut est bordé d'un rang de petite guipure. Du galon qui marque la taille, part un riche volant de guipure à écailles, sur lequel retombent de distance en distance de petites pattes en guipure coupées dans leur longueur par un galon de velours n° 1.

Quant à la lingerie, qui est, comme on sait, une des spécialités dans lesquelles brille la maison Lhopiteau, il faudrait, si nous voulions être justes, citer, sans en négliger une, toutes les adorables fantaisies composées par elle, telles, par exemple, que le col *religieuse*, à plusieurs rangs de rubans encadrés de dentelle-guipure; et la manche *religieuse*, à bouillonnés coupés par des traverses de rubans avec entre-deux en rubans transparents: au-dessus du poignet, un petit bouillonné piqué de nœud papillons; au poignet, deux petites guipures tombant sur la main et rappelant la manche Louis XIV.

Encore quelque chose de ravissant: ce sont des bretelles destinées à figurer avec une toilette habillée. Imaginez-vous trois entre-deux brodés et séparés par de petites ruches de rubans, et retombant par devant en pans arrondis. Au bord, une petite valenciennes légèrement coquillée. Au milieu, sur la poitrine, deux traverses en entre-deux pareillement encadrés de ruches de rubans.

La maison Lhopiteau se distingue surtout par le choix et la richesse des dentelles, des guipures et généralement de tous les accessoires qui entrent dans ses confections.

Une des maisons qui se recommandent encore au premier titre à la faveur des étrangers, c'est celle d'Alexandrine, une de ces artistes hors ligne qui font époque dans les fastes de la mode. Il ne faut que jeter un coup d'œil dans ses salons pour se convaincre que la réputation européenne de son nom n'a rien d'usurpé.

Parmi les nouvelles créations que vient de lui inspirer la saison nouvelle, nous avons particulièrement remarqué un délicieux chapeau de crêpe blanc constellé de boutons de paille. La calotte fuyante, à fond plat. La passe, recoquillée à la Paméla, formée d'une bande d'agrèments de paille, bordée de deux ruches de blonde, celle de derrière se reliant au bavolet, lequel se compose pareillement d'un agrément de paille frangé de blonde. A droite et à gauche de ce bavolet s'épanouit un nœud à bouts flottants. Sur la passe une branche d'épis mélangés de feuilles de vigne à nervures de paille et de marguerites de paille. Dessous une rucho de blonde égayée sur un seul côté d'une rose escortée de feuilles et de boutons.

Alexandrine fait aussi de charmantes coiffures d'intérieur d'une exquise légèreté, dont le fond consiste seulement en un ruban coquettement chiffonné et relevé de quelques feuilles de pampre ou de fleurettes des bois.

La paille belge est bien portée, surtout pour chapeau du matin. Un ruban coquillé sur la passe et se rattachant en nœud flottant derrière la calotte fait tous les frais de sa parure.

Que dirons-nous? Rien autre chose, si ce n'est que les gants se garnissent généralement de rubans ou de tout petits effilés zéphyr. Faguer-Laboullaye fait en ce genre des choses d'une élégance exquise. Parler de Faguer, c'est rappeler aux femmes jalouses de la blancheur de leur peau l'*amandine*, qui jouit du privilège de combattre et de prévenir l'effet des fâcheuses influences qu'exerce sur l'épiderme l'humide et maussade température que le ciel nous inflige pour nos péchés.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 429

COSTUME DE MARIÉE. TOILETTE DU MATIN. — Cheveux en bandeaux bouffants. Nœud de cheveux tombant bas derrière. La guirlande de fleurs d'accacias et d'oranger est disposée de la manière suivante: cinq petites branches de fleurs d'oranger avancent sur le bandeau et

semblent retenir la coiffure comme sous cinq petites griffes. Derrière et sur les côtés retombent de longues branches de fleurs d'accacias.

Robe en moire antique, ornée de ruches et de nœuds en velours épinglé.

Corsage montant, plat; taille busquée, arrondie devant.

Manche plate de 25 à 27 centimètres, garnie d'un volant de 45 à 47 centimètres formant quatre gros plis dans son ensemble.

Jupe composée de sept gros plis formés en crevés, un, gros et large, derrière, trois de chaque côté. La jupe formant bien la *traîne*.

Une ruche en velours épinglé étroit part du col et descend droit jusqu'au bas du corsage.

Deux ruches formant bretelles partent ensemble du bas du dos sous un nœud à longs bouts flottants, montent sur l'épaule et redescendent sur le corsage en se continuant jusqu'à 35 centimètres sur le milieu des deux premiers plis de côté de la jupe.

Sur le troisième pli est une même ruche, mais qui ne prend naissance qu'à la taille.

Chacune de ces ruches est terminée par un nœud en ruban n° 12 à deux bouts tombants.

Sur chaque pli du volant de la manche est une ruche terminée en haut par un petit nœud en plus petit ruban.

Col en dentelle.

Manches de dessous en tulle, terminées au poignet par un entre-deux en dentelle.

Le voile en tulle illusion se pose derrière la tête, très bas; puis sur la personne même on le coupe sans ourlet ni bordure, de manière qu'il forme la *traîne* comme la jupe et s'arrondisse avec grâce.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en taffetas, orné de plumes roses et de plumes *modes*, de blondes noires et de blondes blanches.

Le dessous de la passe est tapissé d'une

blonde noire qui dépasse les bords. Une ruche de blonde blanche garnit le dessus du front et les joues. Cette ruche est coupée par des roses et par de petites plumes *modes*. Le chapeau est *tendu* et garni de volants de blonde blanche et noire alternativement. Sur le bavolet retombent une blonde blanche et une noire; celle noire, étant par dessus, forme un nœud à bouts sous la calotte. La passe est garnie de chaque côté de plumes *modes* et de plumes roses, séparées par une blonde noire, qui serpente entre elles.

Brides n° 22 roses.

Mantelet en moire antique, orné de dentelles et de jais.

Le corps de ce vêtement est plat et s'arrondit avec grâce derrière.

Les pans, étroits du haut, s'élargissent carrément du bas.

Sous le bord du *corps* est monté un volant, qui fait tout le tour, en partant de 8 à 10 centimètres du devant. Ce volant est composé de gros plis crevés.

Tout autour, sur les coutures du *corps* comme tout autour de tous les bords, sont posés à plat des entre-deux de dentelle noire, ayant de chaque côté une petite dentelle légèrement soutenue, cousues chacune sous un petit cordon de perles de jais. Le volant est orné d'une haute dentelle, qui n'est pas froncée et qui retombe légèrement *soutenue*.

Le dos formant le *rond* derrière; le volant en suit le mouvement.

Robe en taffetas, ornée de quatre volants terminés par un petit effilé.

Les volants sont graduellement de 21, 24, 27 et 30 centimètres.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

II.

Étrange Réception.

Le romancier, au retour de sa promenade, crut faire un coup de maître en manifestant l'intention de se retirer chez lui; mais, à la facilité avec laquelle sa requête fut octroyée, il dut voir qu'il en offrait par où l'on en voulait, et qu'on était ravie au fond d'être débarrassée de lui pour le reste de la soirée: c'était toujours autant.

Son premier soin, une fois renfermé dans sa chambre, fut de se poser devant son miroir et de lui demander ce qu'il pouvait y avoir en lui qui légitimât l'étrangeté d'une telle réception; mais le miroir fut d'accord avec son amour-propre, et, après une courte délibération, il demeura avéré que jamais l'on n'avait moins mérité de pareils procédés. Si cette enquête le réconciliait avec lui-même, elle ne rendait aussi que plus criante cette hospitalité à contre-cœur qu'on ne se mettait pas en peine de dé-

guiser. Il était très décidé à s'en expliquer avec son ami; mais Amédée, qui prévoyait cette heure embarrassante, se garda bien de s'aventurer chez lui. Vartès voulut travailler, mais il ne se trouvait pas plus propre à aligner des lignes qu'il ne l'avait été avant le dîner. Le *mens sana* est une condition *sine qua non* des travaux de l'esprit, et il était bien loin, pour le moment, de réunir cette qualité première de l'homme de cabinet.

Il alluma un cigare et ouvrit sa fenêtre. Il faisait la plus belle soirée du monde. Le ciel, dont aucun nuage ne souillait la robe d'azur, était resplendissant d'étoiles qui se reflétaient dans les eaux calmes et limpides de la Seine. La silhouette mobile des charmes tremblottait doucement sur la muraille blanche de la ferme située à quelques pas. La suave sérénité de cette nature endormie semblait engager les mortels à laisser à leurs vaines agitations et à imiter sa tranquillité sans mélange. C'était un conseil direct adressé au jeune homme qui oublia bientôt, au sein d'une rêverie dorée, les contrariétés de la journée.

Tout à coup ce silence complet est rompu par quelques notes de prélude. La fenêtre du salon était ouverte, et Henriette s'était mise à son piano. Cette circonstance réveilla notre poète en sursaut et désagréablement, il faut le dire. Il n'avait pas grande estime pour le piano, et peu d'artistes trouvaient grâce devant lui. Quant à madame de Surbley, si elle s'attendait à être écoutée, elle devait s'attendre aussi à être jugée sévèrement. Vartès était peu disposé à l'indulgence; mais quel que fût son parti pris d'être rigoureux, il tomba, bien malgré lui, sous un charme analogue à celui auquel avait cédé madame de Surbley, dans la promenade du bord de l'eau.

Henriette avait choisi l'un des plus beaux motifs du *Freischütz*, et il sembla à Vartès que la jeune femme, sans abandonner absolument le thème de Weber, se laissait aller à ses propres inspirations et y mêlait sa propre pensée. Cela avait quelque chose d'incorrect et de savant tout ensemble qui le plongea dans un profond étonnement. Il n'espérait guère que de la musique d'amateur, et, au lieu de cela, il rencontrait un artiste réel, un artiste qui le réconciliait

avec un instrument dont il s'avouait l'ennemi juré, en dépit de Thalberg et de Listz eux-mêmes. Quoiqu'il ne pût s'assurer si la sœur d'Amédée avait ou non de la musique sous les yeux, il n'avait aucun doute à cet égard; l'improvisation est une chose sur laquelle on ne peut se méprendre, et il était bien sûr que ses doigts n'obéissaient qu'à une rêverie capricieuse et poétique, comme il en vient aux gens de génie dans leurs heures d'enfancement. Il était enchanté, ravi, transporté.

A un mouvement qu'il fit, son cigare lui échappa d'entre les doigts et alla tomber sur le bord de la fenêtre du salon qui, si nous avons oublié de le mentionner, se trouvait être directement sous sa chambre. Cette maladresse eut un résultat autre que la perte d'un cigare: cette chute malencontreuse apprenait à la jeune femme qu'elle ne jouait pas pour elle seule: elle mit fin sans transition à la mélodie qui resta inachevée. Le romancier entendit le couvercle du piano retomber lourdement, et, presque aussitôt, à la disparition de la clarté que les vitres projetaient, il dut se convaincre que madame de Surbley avait déserté l'appartement.

Évidemment, cette brusque interruption était un avertissement de plus, et fort intelligible, qu'on était très éloignée d'avoir sa présence pour agréable. Cependant, pourquoi cette grande, cette inexplicable antipathie à l'endroit d'un homme de bonne compagnie, d'un homme que son esprit, son talent, sa réputation faisaient rechercher? C'est ce qu'il faut que je sache! s'écria-t-il en repoussant sa fenêtre; n'est-ce pas mon état, après tout, de dérober au cœur ses secrets les plus cachés? Cette femme a un secret, un secret qui me concerne, ce qui est pis encore, et j'en fais serment, ce secret, je parviendrai bien à le pénétrer. Il s'endormit sur cette belle résolution, et, le lendemain, il se réveillait avec l'ardeur de Jason allant à la conquête de la toison d'or.

Au lieu de brusquer une explication avec Canisy, comme il y était décidé tout d'abord, il jugea indispensable à son plan de n'avoir rien remarqué, rien compris; c'était un moyen de faire perdre patience à la jeune femme qui n'était maussade que pour être trouvée telle et

dont la froideur significative s'émuousserait devant cette incurable myopie. Lorsqu'il descendit, il trouva madame de Surbley au salon. Plus elle se montrerait hautaine et glacée, plus il se montrerait aimable, prévenant, spirituel. Cela devait le mener à quelque chose, ne fût-ce qu'à fatiguer la jeune femme d'un rôle qui n'était pas le sien et qu'elle jouait en pure perte. Ce dessein arrêté, ce fut avec un front d'airain qu'il subit l'accueil rigoureusement poli, mais peu gracieux, de la sœur de son ami. Un homme d'esprit comme un homme de guerre ne redoute que les surprises ; une fois sur ses gardes, vienne la tempête, elle le trouvera prêt à lui tenir tête. Adrien savait à quoi il devait s'attendre, c'était tout ce qu'il fallait pour rendre le combat au moins égal.

Il commença la conversation en homme disposé à en faire au besoin tous les frais, et cette précaution n'était point inutile, car Henriette, excédée d'une obsession qui lui semblait opiniâtre jusqu'à la moquerie, lui laissait faire les demandes et les réponses sans que ce mutisme réussit à tarir cette faconde étourdissante. Il y avait dans tout cela une nuance de taquinerie qui ne pouvait échapper à madame de Surbley, mais que protégeait un formidable rempart d'urbanité et de formes. A moins de dire à Vartres : Monsieur, vous m'importunez au possible, et je vous saurais tout le gré imaginable de me laisser en repos, la jolie veuve était bien forcée d'endurer un supplice qui ne cessa que par l'apparition d'Amédée annonçant le déjeuner.

A peine entré dans cette voie, il parut piquant à Adrien de lutter contre une antipathie qui, si elle était complètement immotivée, n'en était pas moins des plus incontestables. Cambyse, au siège de Péluse, pour vaincre plus sûrement les Égyptiens, mit en tête de ses premières lignes leurs animaux sacrés, bien persuadé que, par crainte d'un sacrilège, l'ennemi n'oserait décocher une seule flèche contre ses troupes ; et Vartres imitait cette tactique. Ses armes étaient une amabilité, une courtoisie, dont Amédée, témoin de la maussaderie de sa sœur, lui tenait compte ; et, à chaque minute, la campagne devenait de plus en plus difficile à tenir pour la jeune femme, qui, encore un

coup, ne pouvait sortir de cette position fautive qu'en tranchant le nœud gordien. Mais trancher le nœud gordien, ici, c'était dire en propres termes au fâcheux combien sa présence était à charge et déplaisante, et ce moyen de terminer les hostilités était inadmissible entre gens bien élevés.

Toute la journée se passa dans une persécution sans trêve, qui avait pourtant en elle-même son correctif comme les pires choses de ce monde. Si le romancier se comportait en ennemi, c'était du moins en ennemi généreux. Nous ne craignons pas de dire même qu'il ne fallait rien moins à la jolie veuve que son motif exceptionnel de répulsion pour ne pas jouir d'une conversation des plus attachantes ; car Adrien, en s'imposant, sentait que son esprit assumait le poids d'une responsabilité qui ne l'alarmait pas trop, et plus d'une fois ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Si Henriette tenait à être impassible devant cette langue dorée, elle eût dû user de l'expédient d'Ulysse pour préserver ses matelots des séductions des syrènes, se boucher les oreilles avec de la cire. Pour avoir méprisé ce moyen de défense, elle se vit à plusieurs reprises débordée par le flot de ces saillies, de ces observations piquantes, de ces railleries fines qui attiraient, malgré elle, un sourire sur ses lèvres. Elle revenait à sa roideur de commande, en se souvenant qu'elle avait un rôle à remplir ; mais il advenait que l'oubli avait duré plus qu'elle ne l'eût voulu : Vartres était un ennemi bien dangereux.

Et cependant, loin de vaincre l'éloignement dont il se voyait l'objet, plus il devenait aimable, plus madame de Surbley semblait visiblement contrariée, blessée même de ses frais d'esprit et de galanterie. Au lieu d'avancer, Vartres, à chaque pas qu'il tentait pour la pénétrer, reculait dans la recherche de l'énigme. Il était obligé de le reconnaître, il y avait autre chose qu'un caprice dans la réserve plus que froide de la sœur d'Amédée ; mais encore qu'était-ce donc ? Il n'avait pas à interroger le passé ; la veille, c'était pour la première fois qu'il se trouvait en face d'elle, elle ne pouvait donc avoir aucun grief direct contre lui. C'est peut-être une aversion littéraire, se dit-il : il faudra que

je demande à Canisy si sa sœur tient pour les classiques ou pour les romantiques.

Ce dernier, qui était au moins coupable d'avoir attiré son ami dans un tel guépier, assistait avec une secrète jouissance à cette charade, dont lui peut-être n'ignorait pas le mot. Mais c'eût été de sa part une double trahison que d'abandonner Vatrès à la nécessité d'un monologue perpétuel. Consciencieusement, il était de son devoir d'alléger, autant que faire se pouvait, les embarras d'une position que la maussaderie persistante de madame de Surbley rendait de plus en plus difficile. Si sa sœur ne mêlait son mot au dialogue qu'à des intervalles fort éloignés, en revanche, il interrompait le romancier à tout bout de champ, détournant perpétuellement l'entretien, et le sauvant ainsi, sans s'en douter, de l'écueil de tout discours qui se prolonge, l'uniformité de la monotonie.

Après le dîner, Amédée, comme la veille, proposa une promenade au bord de l'eau ; mais Vatrès prit l'initiative et supplia madame de Surbley de l'en dispenser. Il pouvait y avoir un certain raffinement dans cette retraite inattendue ; toutefois, il sut mieux utiliser cet instant de solitude qu'il ne l'avait fait le jour précédent. Adrien se sentait plus d'ardeur ; il avait l'esprit moins chiffonné ; s'il n'était pas plus avancé qu'au début, il avait pris au moins quelque peu l'offensive, et prouvé à la fantasque jeune femme qu'il savait se tenir sur les étriers. Et cela suffisait pour rasseoir son niveau moral et lui rendre le libre exercice de ses facultés créatrices.

Il ne quitta le nez de dessus son papier qu'à la nuit tombante. Il descendit au salon, mais le salon était vide et dans l'obscurité la plus profonde. Il s'engagea alors dans la première allée venue et marchant devant lui, les bras croisés derrière le dos, rêvant quelque plan de roman et de comédie. Le temps était d'une douceur délicieuse ; Adrien eût marché ainsi toute la nuit sans s'en apercevoir. Au bout de l'allée qu'il avait prise se trouvait un petit banc ombragé par un dôme touffu de clématite. Cette retraite était d'une coquetterie provoquante : il céda au charme mystérieux qu'elle respirait et s'assit sur le petit banc.

Il y avait déjà quelque temps qu'il aspirait

à pleine poitrine cet air imprégné de parfums, quand le craquement du sable sous la chaussure l'arracha tout à coup à son état de béate somnolence. Il entendit prononcer son nom, cela lui donna l'idée de prêter l'oreille. C'étaient madame de Surbley et son frère ; le sentier qu'ils suivaient se trouvait précisément séparé de l'allée d'Adrien par une simple charmille, épaisse toutefois assez pour servir de muraille à l'indiscrétion du regard. Vatrès ne craignait pas qu'on le relançât jusque dans sa cachette, tant qu'on suivrait une ligne parallèle à la sienne, et, au pis aller, il aurait toujours le temps de battre en retraite avant qu'on pût s'apercevoir de son voisinage ; cette réflexion l'encourageait à écouter un entretien auquel, en somme, il était mêlé ; puisqu'il s'agissait de lui, sa conscience devait être parfaitement en repos, du moins c'est ce qu'il sut persuader à elle et à lui.

D'abord il ne put distinguer ce que se disaient les interlocuteurs ; mais, insensiblement, quoiqu'ils se parlèrent assez bas, ces sons confus allaient faire place à des sons plus nets. Le frère et la sœur étaient à trois ou quatre pas au plus, le calme silencieux qui régnait dans l'air et dans la campagne conspirait en faveur de sa curiosité.

— C'est ridicule, c'est stupide, ç'a n'a pas le sens commun, disait le frère. Que diable ! Est-ce ainsi qu'on se conduit?... Vatrès n'aura pas été sans remarquer vos grimaces ; mais à quoi cela vous a-t-il servi ? Il ne vous a pas donné la satisfaction de paraître s'en être aperçu...

— Je le crois bien. Cela n'entrait pas dans son plan ni dans le vôtre, car cela est un complot ; mais je vous signifie, moi, que je veux que cette comédie ait une fin.

— Et de quelle comédie veux-tu parler ?

— Oh ! je m'entends, et vous m'entendez bien... Mais vous ne vous donneriez pas tant de peine, si vous saviez combien vos essais sont en pure perte ; ils n'ont d'autre résultat que de me faire damner, mais aussi cela vous amuse, et vous fait passer le temps.

— Mais, détestable enfant...

A cet endroit, le dialogue cessa d'être perceptible. Les voix redevinrent confuses et in-



LE MONITEUR

Paris, le...

Paris, le 20 Mars 1870
N° 10000
Le Moniteur
Paris, le 20 Mars 1870
N° 10000

1870 et de la...



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Coiffure de R. Chopiteau Anc^{te} M^{me} Popelin Ducarre. Chapeaux Brevetés S.G.D.G. de la
 M^{me} Blé Morvain. Fleurs de Sophie Verrot Petit & C^{ie} Dentelles de G. Dielard.
 Corsets de M^{me} Hyppolite fournisseur de S. M. l'Impératrice. Parfums
 de Legendre fournisseur de S. M. l'Empereur.

LONDON at the Monitor Office 25, Greek Street Soho, NEW-YORK E. B. Steung & C^o

Mit Vorbehalt gegen Nachdruck.

...de l'air de l'attente que les pro-
...sur leurs pas, ce que
...Mais la conversation
...et il est
...à donner un sens, il ne
...l'un et l'autre trop
...ce n'est pas tout
...pas possible non...
...pas possible...
...à donner un sens.
...deux à remplir,
...pas de dire ?
...Je vous dis que vous
...
...
...encore, c'est là encore, d'être
...sur son banc,
...de ces paroles
...de con-
...le tout était
...le bonheur ne re-
...
...il avait senti trop peu de
...à solution de problème,
...de l'ambigü-
...elle dit en parlant
...? Mais s'il y avait
...il fallait
...les choses sans
...qui se passait
...à qui
...il se savait de
...connaître. Mais Adrian connaissait
...de son côté de son ami pour
...en tyrant de
...certes
...il en
...
...de conversation,
...Mais comme,
...il le connaissait beaucoup
...quelque intérêt particu-
...la pre-
...et il
...de
...de voir, de sentir, de

saisissables, Adrien dut attendre que les promeneurs fussent revenus sur leurs pas, ce qui ne tarda pas du reste. Mais la conversation, dans l'intervalle, avait fait du chemin, et il eut beau s'évertuer à y donner un sens, il ne trouva aucun lien entre l'un et l'autre tronçon.

— Allons, allons, j'obéirai, car on fait tout ce que tu veux. Mais promets-moi...

— Je ne promets rien jusque-là.

— Soit, on exécutera vos ordres.

— Qui, d'ailleurs, vous sont doux à remplir, monsieur l'hypocrite.

— Que veux-tu dire ?

— Faites l'ignorant !... Je vous dis que vous en êtes enchanté.

— Tu es une visionnaire.

— Et toi un surnois.

Les voix cessèrent, cette fois encore, d'être perceptibles. Adrien demeura sur son banc, espérant peut-être l'explication de ces paroles sans suite dans un nouveau lambeau de conversation ; mais il attendit en vain, la nuit était tout à fait venue, et les interlocuteurs ne reparurent plus.

Ce dialogue, dont il avait saisi trop peu de choses pour arriver à la solution du problème, n'avait d'autre résultat que de verser de l'huile sur le brasier : que voulait-elle dire en parlant de complot et de comédie ? Mais s'il y avait comédie, ce n'était certes pas à lui qu'il fallait s'en prendre, à lui qui se battait les flancs sans succès pour y voir clair dans ce qui se passait autour de lui ! Mais encore une fois, à qui donc ? Elle accusait son frère, il ne savait de quelle machination ; mais Adrien connaissait par trop la droiture candide de son ami pour lui faire l'honneur de le considérer en tyran de mélodrame. S'il existait une machination, certes Amédée en était parfaitement innocent, il en eût mis ses deux mains au feu.

Quant à l'autre lambeau de conversation, c'était bien autre chose encore. Mais comme, sous toute apparence, il le concernait beaucoup moins et avait rapport à quelque intérêt particulier à Canisy, il ne s'y arrêta guère : la première énigme faisait tort à cette dernière, et il en revenait aux phrases logogryphiques de madame de Surbley.

Mais ce qu'il y avait de sûr, de patent, de

trop clair, c'était le déplaisir fébrile que sa présence causait à la jeune femme. Ce que l'accueil d'Henriette lui avait laissé supposer, ses paroles, quoique à son insu, le lui avaient confirmé. On avait bien véritablement eu l'intention de lui faire sentir qu'il était de trop céans, et l'on était furieuse jusqu'à l'exaspération de voir qu'une manifestation aussi peu équivoque eût été sans effet. Comme elle le disait, il fallait qu'il existât un complot entre Amédée et lui, Vartres.

— Ah ! ça, s'écria le romancier que tout cela commençait à irriter, s'imposer aux gens malgré eux peut être fort drôlatique un moment, et c'était encore mon opinion tout à l'heure ; mais on se lasse de tout, et je suis aussi fatigué que l'est cette femme vaporeuse de mon séjour ici... Que diable ! je joue un métier de dupe ! Je m'ennuie, je perds mon temps ; on me fait la grimace ; c'est à peine si l'on me répond quand je questionne... J'en ai assez, j'en ai trop. Je veux bien qu'un secret vaille la peine qu'on coure après, pour un romancier qui fait profit et argent de tout ; mais, dans la circonstance, cela coûte trop cher. J'y renonce.

Son parti fut bientôt arrêté : le lendemain, il s'expliquerait franchement avec Amédée, et il était bien décidé à détalier, quelles que fussent les instances et les supplications de ce dernier. En franchissant le seuil de cette maison inhospitalière, il ferait le serment de n'y remettre de sa vie les pieds : un loup n'est pas pris deux fois au même piège.

III.

Accroissement de la colonie.

Plus tranquille, une fois que son plan fut arrêté, le romancier s'était remis à écrire et avait travaillé fort avant dans la nuit, selon son habitude. Il ne se coucha que très tard, et il dormait du plus profond sommeil, quand un domestique vint le réveiller.

— Lorsque monsieur voudra déjeuner...

— Diable ! j'ai dormi plus que besoin n'était... Quelle heure est-il donc ?

— Bientôt dix heures et demie.

— Bon Dieu ! je suis au désespoir... mais je

serai bientôt habillé... Je ne conçois pas comment j'ai pu... enfin, je descends.

Adrien, d'un bond, fut à bas du lit, il était furieux contre lui-même d'avoir dormi si tard. Il allait faire attendre madame de Surbley, et il n'avait pas besoin déjà qu'elle eût contre lui ce grief.

— Monsieur, continua le domestique, madame vous prie de l'excuser, elle est un peu indisposée et elle gardera la chambre.

— Mais ce n'est pas grave ? demanda le romancier en se pinçant les lèvres.

— Oh ! non, répondit étourdiment celui-ci.

— Eh, bien ! Amédée au moins n'est pas malade, lui ?

— Il n'y a pas de danger. Il était sur pied de bonne heure.

— Oui, il est plus matinal que moi.

— Et puis, comme il fallait qu'il se mit en route...

— Comment, en route...

— Il y a quatre bonnes heures qu'il est parti.

— Ah ! il est parti ?

— Oui, monsieur.

— La sœur indisposée, le frère en route, qu'est-ce que ça veut donc dire ? pensa Vartres auquel la moutarde monta au nez. C'est par trop fort cette fois ! Est-ce qu'il aura fait cause commune avec cette précieuse pour me mystifier ? Mais il me prend donc pour un agneau, l'imbécile ! c'est ce que nous allons voir !

— Monsieur descendra bientôt déjeuner ?

— Non, je n'ai pas faim.

— Mais, si monsieur le désire, on lui montera...

— C'est inutile. Si j'ai besoin, je vous sonnerai.

Le valet sortit.

Vartres était comme médusé. Il resta un instant immobile, assis sur son lit, les bras croisés, dans la pose la plus éloquente de l'anéantissement et de l'indignation.

— Parti ! s'écria-t-il, en se dressant sur son lit. A la rigueur, je pouvais bien m'attendre à l'indisposition de madame de Surbley ; mais j'avouerai qu'on me l'eût donné en mille, je n'eusse pas deviné l'espièglerie un peu bien

osée de mon Amédée.... En route ! en route ! mais ce n'est pas possible, mais ce domestique se sera trompé. Encore un coup, ce n'est pas possible.

Adrien ne fut pas long à sa toilette. Il était au comble de l'exaspération. Une sorte de convenance l'avait arrêté au moment où il allait interroger le domestique sur l'inconcevable disparition de son ami, et cette conduite lui semblait tellement inouïe qu'il voulut croire un instant à un mal entendu. Mais, avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait pas un moyen honnête de l'expliquer. Canisy n'avait pas su résister aux suggestions de sa sœur qui, pour finir la guerre plus sûrement et plus promptement, avait arrangé cette jolie manœuvre. Il s'était bien et dûment fait le complice de celle-ci dans une espièglerie qui méritait certes un tout autre nom.

— Eh bien ! ce sera lui qui paiera pour deux ! continua Vartres ; mais rira bien qui rira le dernier.

Il avait fini de s'habiller ; il prit la plume et il écrivit *currente calamo* et de verve, ce billet laconique, mais fort de choses :

« Je vous savais un sot, mais je ne vous » supposais pas un rustre et un mal appris. Je » quitte une maison où je n'eusse pas dû mettre » le pied et où vous m'avez entraîné de force ; » vous devez comprendre que cela ne peut » rester là. A bientôt donc. J'espère que vous » voudrez bien faire, tout exprès, un voyage à » Paris pour terminer cette petite affaire, que » je tiens à achever au plus vite.

» Votre serviteur. »

Cette lettre griffonnée, il la plia, la cacheta et ébranla vivement le cordon de la sonnette.

André parut presque aussitôt.

— Monsieur veut son déjeuner !

— Non, je ne déjeunerai pas. Vous direz à madame de Surbley que des nouvelles de Paris me forcent à partir sur-le-champ.

André regarda le romancier d'un air ébahi. Il savait parfaitement que Vartres n'avait reçu aucune dépêche ; s'il en fût venu, c'eût été lui qui les eût apportées. Mais Adrien lui lança un regard impérieux qui devait lui interdire toute espèce d'observation.

— Vous entendez, ajouta-t-il.

— A merveille, monsieur.

— Vous lui direz combien je suis désolé de ne pouvoir lui faire mes adieux et la remercier du gracieux accueil qui m'a été fait. Vous n'oublierez pas ? et maintenant j'achève ma valise. Pourrez-vous me la porter jusqu'à l'embarcadère ?

— Comment donc, monsieur, mais sans doute.

— Eh bien ! si vous n'avez pas mieux à faire, tenez-vous prêt ; dans un quart-d'heure je vous appellerai.

Après ce qui venait d'arriver, Adrien ne vit pas l'urgence de colorer sa retraite d'autre chose que d'un prétexte qui, rigoureusement, n'était pas admissible ; car aucune lettre n'avait pu parvenir sans qu'on en eût eu connaissance, et il était de notoriété que rien au château n'avait été remis à son adresse. Mais n'était-ce pas aussi faire entendre fort intelligiblement que les procédés qu'on avait eus à son égard le dispensaient de se creuser la tête pour rendre spécieux un départ que, pour rien au monde, il n'eût différé d'une heure seulement ? Sa valise fut bientôt faite : le parquet lui brûlait les pieds ; il eût senti sa semelle se racornir sous la lave fumante du Vésuve, qu'il n'eût pas eu plus de hâte d'être parti. Aussi se disposait-il à agiter de nouveau le cordon de la sonnette, quand André tourna le bouton de la porte et parut sur le seuil.

— Monsieur, lui dit-il, madame est au salon où elle vous attend.

— Madame ! je la croyais au lit ; n'était-elle pas indisposée ?

— Sans doute, monsieur, mais aussitôt qu'elle a appris vos projets de départ, elle a fait un effort, et elle me charge de vous prévenir de passer au salon.

— C'est bien ; je vous suis.

Que signifiait ce nouveau caprice ? Le voir, et pourquoi ? Vartrès n'en comprenait pas trop le but, à moins pourtant que ce ne fût pour jouir de sa victoire. Vartrès était un homme d'esprit, plus que cela, une quasi-célébrité ; il passait pour avoir eu de ces succès qui vous classent, et il est des femmes qui ne demandent pas mieux que de venger leurs pareilles en

victimant ces vainqueurs de leur sexe. Quoique la mystification qu'on lui faisait subir fût trop grossière pour qu'on fût fondée à en tirer vanité, il n'était pas impossible qu'on voulût savourer le mal que l'on pensait avoir fait. Êtes-vous privé de cette singulière volupté, ce n'est plus la peine d'être méchant. Comme vous le voyez, Adrien prêtait à Henriette des intentions par trop sataniques, et quelles que fussent les présomptions sur lesquelles se basait sa conviction, nous nous empresserons de déclarer que son ressentiment le rendait sévère jusqu'à l'exagération à l'endroit de cette femme moins diabolique probablement qu'il ne se le figurait.

Dans sa pensée, si madame de Surbley le demandait au salon, c'était par la même séduction qui entraînait les Romains au Cirque : voir si le gladiateur allait bien ou mal mourir. C'était sa contenance qu'on étudierait, ses traits sur lesquels on rechercherait jusqu'à l'ombre du dépit le moins accusé. Aussi, comme le gladiateur mourant, se préparait-il à bien finir, et se fit-il un masque calme et froid dont l'unique expression était une désespérante et décevante impassibilité. A cet égard, il se connaissait assez pour ne pas craindre de laisser remporter sur lui ce dernier avantage.

Lorsqu'il entra, Henriette était dans l'embrasure de l'une des deux fenêtres ouvertes sur le petit bois de rosiers. Elle se retourna vivement et salua le romancier avec une pointe d'embarras qu'elle fut impuissante à céler. Malgré la trop légitime rancune qu'il nourrissait contre cette femme fantasque au-delà de toutes bornes, il ne put s'empêcher, pourtant, de remarquer le charme de ce joli visage, que son indisposition officielle n'avait point sensiblement altéré. Elle était enveloppée dans un vaste peignoir blanc qui donnait à sa taille souple ce je ne sais quoi d'onduleux d'un indéfinissable attrait. Ses cheveux, collés à la hâte sur les tempes, n'étaient que très imparfaitement lissés, tandis que ses pieds se trouvaient fort au large dans d'élégantes pantoufles.

Au demeurant, le romancier était trop outré pour mettre bas les armes devant l'ennemi, par la raison seule qu'il avait les plus beaux yeux du monde. Il s'inclina profondément en abordant la jeune femme, et il ouvrait déjà la bouche

pour formuler son discours d'adieu, quand celle-ci prit l'initiative et commença l'explication; car, de prime abord, Vatrès comprit qu'il allait y en avoir une.

— Il a fallu, monsieur, qu'André me répétât à plusieurs reprises que vous étiez dans l'intention de nous quitter, pour que je pusse croire à la possibilité d'une retraite aussi inopinée. Qui peut?...

— André, Madame, a dû vous le dire en vous portant mes excuses. Des lettres inattendues...

— Que vous avez reçues ce matin, Monsieur?

— Oui, Madame.

— Mais par qui donc? Le facteur n'est point venu ce matin au château.

Cette question eût embarrassé le romancier, si elle ne l'eût pas avant tout indigné. Certes, madame de Surbley n'avait pu se méprendre sur la véritable intention de Vatrès qui, pour ne point sortir en grossier personnage d'une maison dont on le mettait si cavalièrement à la porte, appelait à son aide un prétexte sur l'in vraisemblance duquel elle eût dû fermer les yeux, en considération de l'avantage immense qu'elle en retirait. Quelle était donc son intention en lui adressant cette question au moins imprudente? Voulait-elle que celui-ci, poussé dans ses derniers retranchements, furieux d'ailleurs du rôle qu'on lui faisait jouer, dît tout net un pourquoi qu'il valait mieux taire et pour l'un et pour l'autre? Cette demande sembla tellement inouïe à Adrien, qu'elle le stupéfia presque.

Mais ce qui ne le surprit pas moins, ce fut la pose embarrassée de la jeune femme. Son air de gêne et d'hésitation était trop visible pour lui échapper; mais que signifiait encore cette déviation du baromètre? Avec les femmes, on

ne sait jamais trop à quoi s'en tenir: leur cœur comme leur tête semble monté sur un pivot exposé à tous les vents du caprice et du changement; et les comparer à la girouette serait peut-être faire un mauvais compliment à cette dernière, infiniment moins inconstante et moins mobile.

Ce parti pris de battre en retraite aurait-il opéré une réaction, aurait-il ouvert les yeux sur l'inqualifiable procédé qui l'avait déterminée? Se repentirait-on enfin et voudrait-on faire oublier le passé par plus de convenances et d'aménité dans les formes? Cette supposition pouvait être fort gratuite? le repentir fût venu un peu tard dans tous les cas, et Vatrès, pour pardonner, avait été trop grièvement blessé dans son amour-propre et dans sa dignité.

La difficulté de répondre à une question qui ne souffrait aucun faux-fuyant tint Adrien en suspens. Henriette, après un effort sur elle-même, profita de son hésitation pour le dispenser d'un mensonge.

— Soyez franc, monsieur. Vous n'avez reçu de Paris aucunes nouvelles qui vous forcent d'y retourner?

— Mais, madame, pourquoi le dirais-je, si cela n'était pas?

— Pourquoi! reprit celle-ci en baissant les yeux sous ceux du jeune homme. Peut-être vous le dirai-je moi-même, quoique ce fût à vous bien plutôt de me l'apprendre. Mais, auparavant, promettez-moi d'être sincère. En prenez-vous l'engagement?

— Sans doute, madame.

— Je vous en remercie, car cela peut avancer les choses de cent lieues.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

La première quinzaine du mois n'a pas été féconde en nouveautés. Sauf les *Carrières de Montmartre*, à la Porte-Saint-Martin, mélodrame noir, dont les horreurs ont été fort goûtées du public du boulevard du crime, et le *Joli mois de mai*, de M. Clairville, soi-disant à-propos dont le titre nous semble médiocrement d'accord avec le baromètre, nous n'avons eu que trois ours échappés des cartons des Variétés et dont il suffit d'enregistrer l'acte de décès : Une *Leçon de trompette*, un *Ferre de champagne*, l'*Homme sans ennemis*. REQUIESCANT IN PACE. Halte-là : j'allais oublier une très amusante et très spirituelle contre-épreuve du grand succès du jour, l'*Enfant du petit monde*, trois actes de MM. Potier et Guénée, et enfin, pour liquider nos comptes, deux vaudevilles on ne peut plus divertissants donnés aux Délassements-Comiques, les *Vignerons d'Argenteuil*, par MM. Thirion et Nouvière, et *Congé avant midi*, par MM. Chol, Dery et Lannois. Après cette rapide revue, passons au grand événement de la semaine, à ce festival historique, destiné, par malheur, à n'avoir qu'une représentation, et qu'on appelle la *Fête de la Pucelle d'Orléans*.

C'est le 6 mai que s'est ouverte cette splendide cérémonie destinée à inaugurer la superbe statue équestre élevée par M. Foyatier à la mémoire de l'illustre héroïne, dont le bras délivra la France du joug de l'étranger. Le premier acte de cet immense mimodrame, dont la scène était Orléans tout entier, se composait d'un concert exécuté dans l'enceinte de la halle au blé. Orléans est sans doute une ville dilettante, car le programme du concert se composait en grande partie de musique du cru, mais il faut croire que les exécutants y sont plus rares que les maîtres : à quelques instrumentistes près, tous les artistes étaient venus de Paris, depuis madame Miolan et M. Alexis Dupont, jusqu'à l'*Association chorale* et à la *Société des enfants de Paris*. Ajoutons toutefois que la province y était représentée par la *Société de Lille (prima inter pares)*, l'*Orphéon de Versailles*, l'*Orphéon de Blois*, les *Enfants de Choisy-le-Roi*, et.... le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le lendemain 7 était le jour de la grande cavalcade historique figurant l'entrée de la Pucelle

dans Orléans, qu'elle venait ravitailler et secourir. Le cortège, dont la marche a eu lieu aux flambeaux, au milieu des rues décorées de tapisseries, de fleurs, d'étendarts, de bannières, et illuminées à giorno par des milliers de verres de couleur, présentait un spectacle aussi imposant qu'éblouissant. La vue de ces chevaliers bardés de fer, aux casques empanachés, aux armures flamboyantes, montés sur leurs coursiers caparaçonnés de velours et d'acier ; des écuyers, des pages, des hérauts, des valets, portant ceux-ci les armes, ceux-là les armoiries, ceux-là l'oriflamme de leurs maîtres, toutes ces pompes guerrières, défilant aux acclamations du public entassé sur les trottoirs, aux fenêtres et jusque sur les toits, évoquaient dans les âmes les souvenirs du plus merveilleux épisode de notre histoire. Quatre siècles et plus ont passé sur la mémoire de l'immortelle vierge de Domremy, et malgré les opprobres dont osa la charger l'impie du XVIII^e siècle, sa gloire immaculée est sortie plus pure que jamais de l'épreuve du temps, ainsi que son âme héroïque sortit de celle du bûcher. Rien n'a fait tache sur la blancheur de cette noble fille, ni les calomnies de ses juges, ni les injures de ses ennemis, ni (ce qui est cent fois pis encore) les ignobles quolibets des philosophes. Il est triste pour la gloire des muses françaises, que cette admirable liade, digne d'inspirer le plus magnifique poème épique qui fût au monde, n'ait valu à la littérature nationale que la rapsodie de Chapelain et les turpitudes de Voltaire !

La troisième journée était l'anniversaire de ce 8 mai 1429 qui vit les Anglais, déjà maîtres en espérance d'Orléans qu'ils assiégeaient depuis sept mois, et qu'ils tenaient bloqué en dépit des efforts et des hauts faits des plus vaillants capitaines de Charles VII, lever honteusement le siège de la ville et fuir devant une faible fille qui combattait au nom de son Dieu et de son roi. C'était le jour réservé à l'inauguration du bronze de M. Foyatier. Cette solennité artistique a eu pour prélude une belle messe en musique suivie du panégyrique de l'héroïne de la fête, prononcé par monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, dont l'éloquence, saintement inspirée, n'a pas failli un seul instant sous le poids d'une aussi

lourde tâche. La messe finie, la cavalcade de la veille, enrichie de nouvelles splendeurs, s'est rendue sur la place du Martroi, où en présence d'un immense concours, au bruit du canon, des fanfares, le voile qui couvrait la statue est tombé, livrant aux regards enchantés l'image, vraiment digne d'elle, de la Pucelle d'Orléans.

La quatrième journée était celle des réjouissances populaires, dont le menu se compose, de date immémoriale, de mâts de cocagne, de spectacles en plein vent, de ballons, d'illuminations et de feux d'artifices. La fête est restée fidèle au programme : c'est tout ce que nous avons à en dire.

D'un festival à un concert il n'y a qu'un pas : Profitons donc de la transition pour dire deux mots de la seconde soirée musicale donnée par l'excellent pianiste Stamaty, dans la salle Pleyel. M. Stamaty n'est pas seulement le premier professeur de piano qui soit à Paris, c'est encore un exécutant de premier ordre et un compositeur qui n'aurait besoin, pour se placer au rang le plus élevé, que d'un peu moins de modestie. M. Stamaty s'est prodigué, du reste, avec une complaisance égale à son talent, et l'on peut dire que, malgré le concours des éminents artistes qu'il s'était associés, c'est à lui-même que sont revenus les honneurs de cette brillante soirée. Espérons que ce ne sera pas la dernière.

Le piano et le vio'on sont frères : ce n'est donc pas sortir de la famille que de parler ici de mesdemoiselles Virginia et Carolina Ferni.

Ces jeunes et belles violonistes, qui viennent de parcourir, au milieu des applaudissements et des ovations, les principales villes de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, et dont les journaux enregistraient tout récemment les succès obte-

nus à Rotterdam et La Haye, sont arrivées à Paris, où l'on nous fait espérer qu'elles se feront entendre dans une série de concerts, pendant la durée de l'Exposition.

Les sœurs Ferni reviennent parmi nous, après deux ans d'absence, chargées d'une ample moisson de bravos et de fleurs, tribut glorieux qu'elles vont enrichir des couronnes du public parisien, qui a conservé de leur premier séjour les plus délicieux souvenirs.

L'arrivée des éminentes virtuoses nous remet en mémoire une conversation dont nous avons été témoin, à l'époque où leurs représentations attiraient la foule au Théâtre-Italien.

— Que pensez-vous de ces jeunes violonistes ? demandait M. de Lamartine à Vieuxtemps.

— Je n'ai rien à dire de ce talent que j'admire, répondit le sublime artiste, si ce n'est que Dieu seul le leur a donné ; comment, à leur âge, auraient-elles eu le temps de l'acquérir par l'étude ?

— Vous avez raison, Monsieur, celles que nous venons d'entendre ne sont pas deux jeunes filles ; ce sont de radieux mirages des créatures célestes, reprit dans son langage poétique l'immortel auteur des *Méditations*.

Nous doutons que jamais artiste ait été l'objet d'un éloge plus complet et venu de plus haut.

Pour en revenir aux choses plus terrestres, il paraît que le premier concert de mesdemoiselles Ferni aura lieu à la salle Herz, et réunira les principaux artistes de la capitale. M. *Mauclerc*, l'artiste poète doit y interpréter le principal rôle d'un proverbe inédit, dont il est l'auteur.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.